

## Les « silences rebelles » des bêtes : La place des animaux dans le débat historiographique en France

Benedetta Piazzesi

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/4048>

DOI : 10.4000/lrf.4048

ISSN : 2105-2557

### Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

### Référence électronique

Benedetta Piazzesi, « Les « silences rebelles » des bêtes : La place des animaux dans le débat historiographique en France », *La Révolution française* [En ligne], 18 | 2020, mis en ligne le 06 juillet 2020, consulté le 24 août 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/4048> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lrf.4048>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 août 2020.

© La Révolution française

---

# Les « silences rebelles » des bêtes : La place des animaux dans le débat historiographique en France

Benedetta Piazzesi

---

## NOTE DE L'AUTEUR

Je remercie Andrea Angelini, Florence Burgat et Orazio Irrera pour leurs commentaires sur la première version de ce texte, ainsi que les deux évaluateurs anonymes.

- 1 L'histoire des animaux inspire aujourd'hui un intérêt croissant. Son succès et son actualité sont directement proportionnels à son potentiel de problématisation des présupposés épistémologiques des disciplines historiques. L'histoire des animaux remet effectivement en cause un privilège anthropologique qui s'est exprimé, à l'époque moderne, non seulement en termes moraux et politiques, mais aussi en termes épistémologiques, et qui est à la base de l'exclusion des animaux du régime d'observation réservé aux phénomènes historiques et sociaux. Toutefois, l'intérêt pour le rôle des animaux dans les événements historiques n'est pas récent : il avait déjà été au cœur du débat sur la domestication qui, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, regroupait des naturalistes, des historiens, des philosophes et des anthropologues, et qui invitait à redéfinir le rapport entre histoire *naturelle* et histoire *civile*.

## 1. Les animaux et l'histoire au début du XIX<sup>e</sup> siècle

- 2 En 1830, Alphonse Dureau de La Malle, historien de l'Antiquité avec des intérêts naturalistes et agronomiques, constate que, dans l'histoire des vicissitudes humaines, peu de choses ont été négligées autant que le rapport de l'homme avec les autres animaux et la place qu'ils méritent au sein de ses différentes activités et formes d'organisation sociale.

Les grandes révolutions du globe, la réunion des hommes en société, l'établissement des différentes religions, l'élévation et la chute des empires, tout ce qui tient enfin ou touche immédiatement à l'espèce humaine, a été soigneusement enregistré dans les traditions et les monuments historiques de tous les peuples. L'histoire de ces êtres inférieurs à l'homme, mais qu'on voit s'unir à sa destinée dès les premiers âges du monde, a été un peu négligée par leur maître orgueilleux. Elle n'a point offert à ses regards de brusques changemens, de grandes péripéties : elle a suivi, comme le temps et la nature, une marche lente, insensible. Enfin, après un certain nombre de siècles, on s'est avisé de jeter les yeux en arrière, et de mesurer l'espace parcouru ; on a vu, non sans étonnement, combien ces brutes tant dédaignées avaient contribué au développement de l'agriculture, du commerce, des richesses et du bien-être de la société<sup>1</sup>.

- 3 En cette occasion, Dureau de La Malle proposait l'introduction du concept de « domestication » pour désigner le processus d'une lente, bien que définitive, appropriation d'une espèce animale par l'être humain<sup>2</sup>. Il inaugure ainsi une intense saison de réflexion sur le rapport entre histoire naturelle et histoire civile mobilisant de nombreux savants (non seulement des naturalistes mais également des philosophes, historiens et anthropologues) comme Frédéric Cuvier, Julien-Joseph Virey, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Alphonse Esquiros, Jules Michelet et Auguste Comte. L'introduction de ce terme n'est point anodine : par rapport au concept de *domesticité*<sup>3</sup>, celui de *domestication* revêt une profondeur historico-anthropologique difficilement négligeable. Alors que la première faisait référence à l'état où se trouvent certains animaux, la seconde identifie et permet de penser le processus de transformation, physique et morale, d'une espèce entière qui représente, pour reprendre les mots d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, « l'œuvre du genre humain tout entier<sup>4</sup> » :

Avant toutes ces histoires partielles des peuples et des empires, il est une autre histoire bien plus grande, bien plus philosophique encore ; histoire de luttes toutes pacifiques et toujours fécondes, dont le théâtre est le globe terrestre, et le héros, l'homme de tous les pays et de tous les temps. C'est celle des développements de la puissance humaine, et de cette suite séculaire de progrès par lesquels notre espèce, confondue à l'origine dans le sein de la création terrestre comme une humble partie dans un vaste ensemble, s'est faite finalement la dominatrice de tout ce qui l'entoure et la première après Dieu<sup>5</sup>.

- 4 L'histoire de la domestication animale servira donc à éclairer l'histoire même de l'humanité :

Les faits que l'on peut recueillir [...] sur la marche et les progrès de la domestication des animaux [...] n'en sont pas moins d'une grande importance. On peut même affirmer que rien ne peut les suppléer, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour l'histoire de la civilisation<sup>6</sup>.

- 5 Entre histoire de la domestication et histoire de la civilisation s'instaure un rapport direct de proportionnalité<sup>7</sup> qui assigne aux animaux un rôle considérable dans les transformations historico-sociales de l'humanité. À peine deux ans auparavant, en 1828, François Guizot relançait et politisait, dans sa célèbre *Histoire générale de la civilisation en Europe*, le concept de civilisation, comprise comme « le fait par excellence, le fait général et définitif auquel tous les autres viennent aboutir, dans lequel ils se résument<sup>8</sup> ». Le concept de domestication reproduira à son tour, dans les années 30 et 40, la logique téléologique et normative propre à la civilisation.
- 6 Alors que, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on commençait à reconnaître la participation économique et morale des animaux au fonctionnement de la société et de la « famille humaine<sup>9</sup> », à partir des années 1830 les théoriciens de la domestication leur

attribueront davantage : une participation en profondeur dans l'histoire des civilisations humaines. Le progrès même de l'humanité finit par se retrouver dans un rapport de dépendance aux animaux : pour reprendre les mots de Claude Blanckaert, « l'animal a favorisé, ou même rendu possible, l'accession de l'homme à ce statut hors nature qu'on nomme l'état de civilisation<sup>10</sup>. » Selon un *mythe fondateur* récurrent dans la réflexion anthropologique moderne et aussi contemporaine, qui a été récemment recensé par Florence Burgat dans son *L'humanité carnivore*, le pouvoir de l'homme sur les autres animaux représenterait la condition naturelle de la sortie de l'homme de son état de nature<sup>11</sup>.

- 7 Outre la possibilité de retracer l'histoire de l'humanité dans ses étapes de civilisation, la domestication permet de les récapituler dans un parcours menant de la brutalité envers les animaux à la douceur des traitements, et par suite, d'opérer des distinctions entre les sociétés humaines. En plus du premier stade d'une histoire de la civilisation qui émancipe l'homme (et, avec lui, les autres animaux) de la nature, la domestication finit, pour Geoffroy Saint-Hilaire, Esquiros, Comte et d'autres, par désigner le dernier stade d'une classification des formes d'appropriation de la nature qui compte « trois états très distincts : la *captivité*, l'*apprivoisement*, et la véritable *domesticité*<sup>12</sup> ». En une sorte de « dédoublement utopique<sup>13</sup> », la domestication est donc conçue comme quelque chose d'*originnaire* et en même temps à *venir* : c'est l'origine de l'humanité de l'homme, mais aussi l'horizon d'un nouveau rapport qui met fin à la brutalité du pouvoir humain sur la nature. Le discours sur la domestication trouve parfaitement sa place dans une dimension historique, dont il signale le rapport double et inverse avec la nature. La domestication représente en effet une sorte d'*histoire naturelle de la civilisation* d'un côté et, de l'autre, une *histoire de la civilisation de la nature*. Ces deux processus inverses de naturalisation de l'histoire et d'historicisation de la nature mettent le discours sur la domestication au centre d'une nouvelle saison de problématisation du rapport nature-histoire. L'homme et son histoire commencent à être perçus dans leur naturalité ; les animaux domestiques, quant à eux, commencent à être reconnus dans leur participation à l'histoire civile, et donc au progrès technologique et morale de l'humanité.
- 8 La domestication devient alors, pour la compréhension de l'histoire des civilités humaines, ce phénomène incontournable qui interroge encore aujourd'hui la paléanthropologie et l'ethnologie<sup>14</sup> : les différentes formes d'organisation sociale (y compris la nôtre) trouveront dans le rapport à la nature, et notamment dans leur façon de s'approprier (et/ou soumettre) les autres espèces, l'un des plus importants facteurs de leur mode de fonctionnement.

## 2. L'oubli des animaux de la part des sciences humaines

- 9 Face à l'intérêt suscité au XIX<sup>e</sup> siècle par le problème de la portée sociale et historique des animaux<sup>15</sup>, on ne peut qu'être surpris du fait que, pendant le XX<sup>e</sup> siècle, une partie si modeste des intérêts historiographiques ait été réservée aux animaux. Pour expliquer cet évincement, il faut remonter au processus de partage épistémologique entre *Naturwissenschaften* et *Geisteswissenschaften* (ou *Kulturwissenschaften*) – termes rendus célèbres par la réflexion post-kantienne – qui prend place à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Aux côtés de philosophes comme Wilhelm Dilthey (1833-1911) et Heinrich Rickert

(1863-1936), qui distinguent essentiellement l'opération de connaissance impliquée dans les premières (*explication*) de celle impliquée dans les secondes (*compréhension*)<sup>16</sup>, cette rupture est reprise opérationnellement par les sciences humaines surtout à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il suffit de penser au refus durkheimien de la sociologie *biologique* comtienne<sup>17</sup>, ou à la tentative contemporaine de l'anthropologie culturelle de s'émanciper de la grille d'interprétation évolutionniste<sup>18</sup>. C'est à ce niveau que l'on assiste au processus d'épistémologisation des différentes sciences humaines, à la recherche de lois précises du fonctionnement des phénomènes sociaux, culturels ou historiques qui en consacrent l'autonomie par rapport au régime explicatif des sciences naturelles<sup>19</sup>. Un tel caractère d'exception épistémologique de l'être humain n'est pas un phénomène à sous-évaluer. Michel Foucault a été le premier d'un cortège, aujourd'hui toujours plus allongé, à critiquer la présomption anthropologique derrière l'organisation des savoirs de l'âge moderne<sup>20</sup>. Cette dernière s'appuie, selon Foucault, sur un dispositif épistémique amorcé par la philosophie kantienne et élevé au rang de système par les sciences humaines : le fait que l'Homme se constitue à l'âge moderne comme cet être qui est en même temps « objet difficile et sujet souverain<sup>21</sup> » de toute connaissance. Avec cette structure anthropologique de l'épistémè moderne, l'Histoire se profile non seulement en tant que champ positif des affaires humaines, mais également comme la dimension qui jaillit de la nature même de l'Homme, son unique sujet de production et transformation<sup>22</sup>. Pour Dilthey et, plus généralement, pour les théoriciens allemands des sciences de l'esprit, la « raison historique » est en effet le principe fondamental des sciences humaines, dans la mesure où elles ont pour objet un être qui est « de part en part historique »<sup>23</sup>. Si l'histoire participe au projet épistémologique des sciences humaines, elle le fait donc d'une façon toute particulière, en s'installant, pour reprendre les mots de Lucien Febvre, « au carrefour où toutes les influences viennent se recouper et se fondre dans la conscience des hommes vivant en société<sup>24</sup> ». Les phénomènes sociaux, culturels, politiques ou moraux examinés par les autres sciences humaines viennent y interagir et s'entrecroiser. Comme les autres sciences humaines, et bien plus encore, l'histoire fonde son statut épistémologique sur le présupposé selon lequel l'être humain représente un objet d'observation tout à fait exceptionnel par rapport au reste de la nature, y compris aux autres animaux. Cette corrélation entre « raison historique » et « nature humaine » est, bien entendu, l'une des raisons les plus profondes de l'exclusion des animaux de l'intérêt des disciplines historiques.

- 10 Cette ambiguïté se retrouve également dans le discours sur la domestication du XIX<sup>e</sup> siècle qui, nous l'avons vu, réservait pourtant un rôle crucial aux animaux dans l'histoire des civilisations humaines. Par exemple, Alphonse Esquiros, tout comme Jules Michelet, insiste sur le fait que les animaux participent à l'histoire humaine et à son cheminement progressif, mais uniquement de manière passive.

Le règne animal tout entier doit subir bien d'autres évolutions. Encore éloignée de son terme la création n'est pas plus arrêtée qu'elle ne l'était dans les âges qui ont précédé le déluge. Le progrès a été refusé aux animaux, et c'est la limite essentielle qui les sépare à jamais de l'homme, si par progrès on entend un développement libre et spontané qui naisse de leur propre impulsion. [...] Mais si l'animal n'a pas le progrès en lui-même, il est capable de le recevoir. Son rôle est de participer sans cesse au développement de l'homme et des sociétés<sup>25</sup>.

- 11 Et encore :

Si nous cherchons maintenant à mesurer la marche de cette action de l'homme sur la nature, nous verrons qu'elle a eu, comme tout le reste, des temps et des degrés qui se succèdent. Les animaux étant capables d'un véritable progrès, mais d'un progrès communiqué, d'un progrès passif, il en résulte que le développement des espèces domestiques suit partout le développement des sociétés<sup>26</sup>.

- 12 Même lorsque les animaux sont admis comme des *objets* historiques, ils sont exclus comme *sujets*, ce qui confirme ainsi cette structure anthropologique de l'épistémè moderne, axée sur l'Homme, le seul à être en même temps sujet et objet de toute connaissance possible, ainsi que de toute action historique.

### 3. Le problème des « histoires non-humaines<sup>27</sup> » dans l'historiographie française du xx<sup>e</sup> siècle

- 13 À partir de ce contexte épistémique plus général, il est possible d'entreprendre une enquête plus spécifique sur les raisons de l'absence d'un *chantier animal* dans l'éventail plus vaste des intérêts de l'historiographie française du xx<sup>e</sup> siècle. Dans la dédicace à Lucien Febvre de l'*Apologie pour l'histoire*, Marc Bloch remémore les efforts conjugués de toute une vie : « Longuement nous avons combattu de concert, pour une histoire plus large et plus humaine<sup>28</sup>. » On reconnaît sans aucun doute, dans cette profession d'humanisme, les traces de cette tradition marxiste qui avait profondément marqué les fondateurs des *Annales*<sup>29</sup>. Mais l'*histoire plus humaine* de Bloch et Febvre indique aussi une prise de position épistémologique : elle suggère un savoir qui trouve en l'humain, l'indication d'une méthode. Bloch a insisté à plusieurs reprises sur ce point, en s'inscrivant dans le sillon de la réflexion post-kantienne sur le partage déjà mentionné entre sciences de la nature et sciences humaines. La célèbre phrase « Un mot, pour tout dire, domine et illumine nos études : “comprendre”<sup>30</sup> » représente par ailleurs une référence à la distinction de Dilthey entre explication et compréhension. Dans cet humanisme épistémologique et politique, qui caractérise la saison intellectuelle de l'après-guerre, on trouve l'une des principales raisons du désintérêt général pour les animaux, relégués au domaine a-historique et im-politique de la nature<sup>31</sup>.

#### 3.1. Du resserrement sur l'humain à l'ouverture au non-humain

- 14 L'histoire prend donc part à ce projet commun aux sciences humaines. Au-delà de l'adhésion au même principe épistémologique (celui de la *compréhension* des phénomènes plutôt que de leur *explication*), c'est dans l'échange et l'entrelacement effectif avec les sciences humaines, et notamment la psychologie, la sociologie, la géographie humaine ou l'anthropologie, que l'École des Annales, puis la Nouvelle Histoire identifient l'une des caractéristiques principales de leur entreprise de renouvellement des études historiques. Tout en reparcourant les enjeux fondamentaux de l'historiographie de son temps, en 1958, Fernand Braudel annonce :

Une “science” historique nouvelle est née, qui continue à s'interroger et à se transformer. Elle s'annonce, chez nous, dès 1900 avec la *Revue de Synthèse historique* et avec les *Annales* à partir de 1929. L'historien s'est voulu attentif à toutes les sciences de l'homme. Voilà qui donne à notre métier d'étranges frontières et d'étranges curiosités. Aussi bien, n'imaginons pas entre l'historien et l'observateur des sciences sociales les barrières et différences d'hier. Toutes les sciences de

l'homme, y compris l'histoire, sont contaminées les unes par les autres. Elles parlent le même langage ou peuvent le parler<sup>32</sup>.

- 15 Selon Michel Vovelle, c'est effectivement « en situant également son projet par référence aux autres sciences humaines » que Fernand Braudel dessine « pour l'histoire une option sur l'avenir »<sup>33</sup> : entre le temps excessivement rapide de la sociologie et celui presque immobile de l'ethnologie, les historiens auraient eu l'occasion « d'appréhender mieux le temps ou les temps propres de l'histoire »<sup>34</sup>. La nécessité d'une confrontation permanente avec les autres sciences humaines se révèle alors intrinsèque au travail de révision de ce qui représente la véritable clef de voûte de l'enquête historique :

Cette durée sociale, ces temps multiples et contradictoires de la vie des hommes, qui ne sont pas seulement la substance du passé, mais aussi l'étoffe de la vie sociale actuelle. Raison de plus pour signaler avec force dans le débat qui s'instaure entre toutes les sciences de l'homme, l'importance, l'utilité de l'histoire ou plutôt de la dialectique de la durée, telle qu'elle se dégage du métier, de l'observation répétée de l'historien ; rien n'étant plus important, d'après nous, au centre de la réalité sociale, que cette opposition vive, intime, répétée indéfiniment, entre l'instant et le temps lent à s'écouler. Qu'il s'agisse du passé ou de l'actualité, une conscience nette de cette pluralité du temps social est indispensable à une méthodologie commune des sciences de l'homme<sup>35</sup>.

- 16 Conscients de la pluralité des temps co-existants dans la complexité sociale, le sociologue, le linguiste ou l'historien de la longue durée se retrouvent à collaborer, pour rendre raison de la « dialectique de la durée ». À ce propos, Michel Vovelle reprend le concept althusserien d'« entrelacements des temps historiques<sup>36</sup> », pour souligner la nécessité de maintenir un rapport, parfois conflictuel mais toujours ouvert<sup>37</sup>, avec les autres sciences humaines.
- 17 Si au XX<sup>e</sup> siècle les sciences humaines se resserrent autour de l'homme, il est néanmoins vrai que, à travers leur volonté de connaître l'homme dans toute sa phénoménologie, elles se tournent vers le monde non-humain, en tant qu'aspect incontournable de ses « conditions bio-socio-historiques d'existence<sup>38</sup> ». Il faut pourtant attendre les années 70 et 80 pour que le rapport avec la nature et les autres espèces soit reconnu comme un aspect fondamental de l'existence, matérielle et symbolique, de l'être humain : ce sera alors que le monde non-humain (non seulement les animaux, mais aussi les plantes et la nature en général) sera pris en compte par les sciences humaines<sup>39</sup>. Dans sa contribution au volume édité par Le Goff, Chartier et Revel sur *La Nouvelle Histoire*, Michel Vovelle touche à un certain point cette question, de façon très générale mais pénétrante. À travers l'ouverture sur des temporalités plus longues et le dialogue avec les autres sciences humaines, il découvre ce qu'il définit comme une « histoire paradoxale, à la fois humaine et échappante à la prise volontaire de l'humanité<sup>40</sup> » : « Avec cette histoire, un autre temps se met en place, qui n'est pas celui des hommes, [...] des rythmes se dessinent, spécifiques, échappant pour l'essentiel au temps humain qu'ils contribuent cependant à façonner<sup>41</sup>. » En accordant une attention constante au problème de l'entrelacement des temps différents, Michel Vovelle parvient donc à la question radicale de la compréhension de l'histoire humaine à travers les processus qui la dépassent. Les « histoires non-humaines », comme les appelle littéralement Vovelle, qui s'intéressent aux « faits physiques, d'ordre biologique ou géologique »<sup>42</sup>, s'annoncent alors comme un enjeu crucial pour le débat historiographique contemporain, en suscitant de nouveaux intérêts à l'égard de l'histoire des maladies, de l'histoire du climat ou de l'histoire de l'environnement<sup>43</sup>. C'est au cœur de cette interrogation qu'une histoire des animaux s'insère évidemment : loin de demeurer

quelque chose de marginal, voire d'excentrique, par rapport à la véritable histoire, l'histoire des animaux se situe au contraire, là où se trouve l'un des paris épistémologiques cruciaux de l'historiographie dans son sens contemporain.

### 3.2 Un héritage pour le chantier animal

18 Bien que, de fait, les rédacteurs des *Annales*, de même que les historiens des mentalités, aient contribué à l'exclusion des animaux des intérêts historiographiques pour les raisons déjà mentionnées, il nous semble pourtant possible de signaler dans leur héritage certains des éléments qui ont facilité plus récemment l'ouverture d'un *chantier animal*. Un signe que cet héritage se prêtait à une radicalisation dans ce sens, est le fait que ce soit précisément à l'Institut d'Histoire de la Révolution Française, dirigé alors par Michel Vovelle, et autour de l'un de ses élèves, à savoir Pierre Serna, qu'est aujourd'hui actif l'un des plus féconds laboratoires d'étude sur l'histoire des animaux. Un des problèmes essentiels des fondateurs des *Annales*, puis des intellectuels qui se sont dédiés à l'histoire des mentalités, était celui d'ouvrir l'Histoire sur des temporalités nouvelles, plus longues et en tout cas multiples, permettant d'aller creuser plus loin, de dépasser le niveau de l'« événement explosif<sup>44</sup> » de « l'Histoire-bataille<sup>45</sup> », selon les expressions de Michel Vovelle, d'aller au-delà, donc, de la chronique des vicissitudes des États et de leurs élites politiques. Se plonger dans ces temporalités lentes et moins superficielles, a permis de reconnaître les mouvements des grandes masses anonymes et d'y voir de nouveaux sujets d'action historique. De voir donc tous les marginaux exclus de l'Histoire avec un grand H, les femmes, les travailleurs, mais aussi les oisifs, les fous, ceux qui ont été relégués au rôle de simples fantassins de l'histoire, s'ils n'ont pas été tout simplement ignorés. C'est en premier lieu grâce à cette première redéfinition du champ historique que, aujourd'hui, il nous est possible de contempler les animaux sous l'angle d'un nouveau sujet historique. Cette approche radicalise ce qui avait été le geste fondateur de la Nouvelle Histoire. Tout comme la Nouvelle Histoire celle-ci avait su discerner au-delà des encombrantes figures des stratèges et généraux de l'histoire, l'histoire des animaux essaie aujourd'hui de regarder plus loin que cette figure, archétype de toutes les autres, de l'Homme en tant qu'unique et indiscutable protagoniste de l'Histoire. Alors, confrontés à un sujet radicalement nouveau comme celui des animaux, toute une série de problèmes théoriques et méthodologiques se posent aux historiens. À commencer par celui qui avait déjà été l'un des paris cruciaux de l'histoire sociale et de l'histoire des mentalités, c'est-à-dire : la possibilité de faire de l'histoire face à un déconcertant « silence des sources ». Michel Vovelle a, à plusieurs reprises, souligné le fait qu'une histoire des grandes masses anonymes se trouve intrinsèquement confrontée à ce problème : ces sujets sont en fait ceux qui n'ont pu laisser de traces historiques, au sens classique, et qui néanmoins sont des acteurs sociaux et historiques. D'où la nécessité de recourir à de nouvelles sources, comme celles iconologiques, orales, rituelles, techniques. Il nous semble que ce silence s'intensifie dans l'histoire des animaux, perçus traditionnellement comme les sujets muets par excellence<sup>46</sup>. L'histoire des mentalités offre, encore une fois, une riche boîte à outils pour un nouvel usage des sources, capable de lire dans les pratiques et les comportements ce que l'on ne trouve écrit nulle part, et de reconnaître une agentivité au-delà du silence. Ou plutôt, avec Michel Vovelle, elle nous apprend à écouter les « silences rebelles » et « obstinés »<sup>47</sup> de ces sujets qui n'écrivent pas l'histoire mais la façonnent malgré tout. Quoique Vovelle ne



pensait alors certainement pas aux animaux, c'est dans la lignée de son travail précieux mené pendant des décennies sur la possibilité de faire de l'histoire au-delà du silence de ses sujets que Pierre Serna, dans son *Comme des bêtes*, peut écrire : « Non, les animaux ne sont pas silencieux. Ils font au contraire beaucoup de bruit<sup>48</sup>. » Un « bruit » fort significatif, qui rejoint celui des émeutes populaires, des sauvages ou d'autres marginaux<sup>49</sup>, qui « n'ont pas pu se payer le luxe d'une expression », pour utiliser les mots de Vovelle<sup>50</sup>.

- 19 Il est intéressant qu'un autre représentant de l'histoire des mentalités ait, parmi les premiers, attiré l'intérêt des historiens à la présence des animaux dans la mentalité populaire et dans l'imaginaire politique. Il s'agit de Maurice Agulhon, qui a abordé le problème des transformations des logiques d'exploitation des animaux, dans ce qui constitue une étude pionnière de l'histoire des animaux au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>. Agulhon y analyse l'émergence d'une idée de gouvernement moral et paternaliste des animaux, comme celui encouragé par les Sociétés protectrices des animaux, et y voit la métaphore de ce que Marx et Engels avaient appelé l'idéologie du « socialisme bourgeois ». À la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les protecteurs des animaux adressent leurs critiques non pas tant envers l'exploitation des animaux en soi qu'envers les comportements brutaux dont les protagonistes désignés sont les classes laborieuses. Cela serait, pour Agulhon, un reflet de la façon avec laquelle les élites progressistes subliment le conflit de classe dans l'idée d'harmonie sociale, dont la domestication, en tant que rapport d'exploitation consensuel, représente une figure allégorique. C'est pour cette raison que, pour lui, la protection des animaux représente, selon une phrase célèbre, « un problème de relation à l'humanité, et non de relation à la nature<sup>52</sup> ». On comprend qu'une telle recherche nous laisse, de l'intérieur de l'histoire des mentalités, un héritage précieux qui permet de voir dans le traitement des animaux en société les traces évidentes et précises de l'histoire. Mais elle nous laisse également avec une interrogation : est-il effectivement possible de réduire le problème du gouvernement des animaux pendant la modernité à rien d'autre qu'une métaphore de la politique humaine ?

## 4. Les différents chantiers de l'histoire des animaux (des années 1980 à nos jours)

- 20 C'est en ce sens qu'une histoire politique des animaux s'inscrit dialectiquement dans la tradition dont elle interprète et radicalise l'héritage. Pierre Serna, dans son *Comme des bêtes*, distingue explicitement une histoire culturelle, une histoire scientifique et une histoire politique des animaux. Alors que la première considère les figures des animaux en tant que produit de la culture humaine, et la deuxième au contraire comme des êtres de la nature que la science permet d'objectiver et d'essentialiser, l'histoire politique doit les considérer comme des sujets réels dans une relation socialement et historiquement constituée avec l'homme<sup>53</sup>. Face à une histoire des animaux ainsi comprise, les correspondances que Maurice Agulhon rendait déjà visibles entre politique humaine et gouvernement des animaux signaleront non plus un rapport symbolique ou métaphorique, mais plutôt la communication et la contiguïté de dispositifs de pouvoir différenciés mais concomitants. Rendus visibles par la célèbre remontée « de la cave au grenier<sup>54</sup> », les animaux nous conduisent aujourd'hui encore une fois dans la cave, où ils ne sont pas que des figures produites par la culture

humaine, mais sont également des agents matériels, parmi d'autres, de la structure sociale. C'est dans la cave que les plaçait d'ailleurs Max Horkheimer alors qu'il esquissait la structure productive du capitalisme comme un gratte-ciel, à la base duquel il voyait précisément les animaux<sup>55</sup>. Loin de révoquer tout simplement l'opération théorique des historiens des mentalités, il s'agira de tenir ce passage de la cave au grenier, et vice-versa, toujours ouvert, et d'être prêts à le parcourir dans les deux directions<sup>56</sup>.

- 21 Ce travail de mise en relation entre structures sociales et mentalités (ou entre rapports de production et idéologie, pour le dire avec les termes marxistes les plus classiques) est d'ailleurs un souci de fond de chaque histoire qui vise à dévoiler la naturalité présupposée des rapports sociaux. On sait que le marxisme, puis le féminisme matérialiste se sont servis d'une opération d'historicisation pour dévoiler la prétendue naturalité des rapports de production capitalistes et de subordination patriarcale. La problématisation des diverses formes de naturalisation des rapports sociaux représente ainsi l'un des soucis les plus authentiques de chaque histoire qui se veut critique. Ou plutôt, la raison pour laquelle chaque histoire est en soi et intimement critique, comme le dit Michel Vovelle dans un entretien de 2001<sup>57</sup>. De ce souci, qui est épistémologique et politique en même temps, découle la nécessité d'un geste d'historicisation des rapports avec les autres animaux. Ceux qui s'intéressent aujourd'hui à l'histoire des animaux se trouvent confrontés à une forme de refoulement comparable à celui opéré par les idéologies libérale et patriarcale : au beau milieu des sociétés moderne et contemporaine, où tout est désormais compris dans sa dimension historique, le rapport aux animaux représente un territoire de paradoxale naturalité où, même à l'intérieur des engrenages industriels, hommes et animaux continueraient à se rapporter l'un à l'autre selon la loi de la nature. Face à ce dispositif de naturalisation, l'histoire des animaux acquiert un rôle directement politique dans la mesure où, comme le dit Éric Baratay, « dénier ou accorder une histoire à des Autres n'est pas un geste innocent mais politique<sup>58</sup> ».
- 22 Ce nouveau chantier d'une *histoire des animaux*, qui date de moins de quarante ans, trouve ses initiateurs dans les travaux de Keith Thomas et Harriet Ritvo<sup>59</sup>, ainsi que, presque simultanément en France, dans l'ouvrage de Robert Delort, qui, en 1984, annonce une « zoohistoire<sup>60</sup> ». Il faudra toutefois attendre la deuxième moitié des années 90 pour qu'une série d'études systématiques démarrent, parmi lesquelles il faut rappeler au moins celles de Jean-Pierre Digard<sup>61</sup> et de Daniel Roche<sup>62</sup>. Nous allons consacrer l'espace qu'il nous reste sur les deux options, différentes mais tout aussi significatives, qui aujourd'hui orientent le débat sur l'histoire des animaux : l'« histoire éthologique » d'Éric Baratay et l'« histoire politique des animaux » de Pierre Serna<sup>63</sup>. À partir de la moitié des années 90, Éric Baratay commence une étude à trois cent soixante degrés sur plusieurs institutions exploitant les animaux dans la société moderne (de la corrida aux zoos, du travail des bêtes de somme à la question des animaux dans la religion<sup>64</sup>). À ces recherches, Baratay a progressivement associé une recherche théorique très intéressante, notamment à partir du problème de l'adoption du « point de vue » animal<sup>65</sup>, dont découle la proposition d'une « histoire éthologique » vouée à la compréhension du comportement animal en relation à un temps et un espace vécus<sup>66</sup>. Dans les années 60 et 70, certaines grandes éthologues « de terrain » comme Jane Goodall et Dian Fossey, avaient d'ailleurs déjà mis en place une alliance avec les sciences humaines, notamment avec l'ethnographie<sup>67</sup> et l'histoire. Elles

montraient que les cultures animales sont marquées par des événements singuliers et chargées d'effets propres à l'instar des événements historiques, comme dans le cas de la guerre des chimpanzés de Gombe entre 1974 et 1978<sup>68</sup>. L'histoire éthologique proposée par Baratay confirme donc, du côté des sciences humaines, une alliance que l'éthologie avait déjà initiée dans les années 70. Baratay poursuit dans cette direction avec son initiative récente sur le front des « biographies des animaux » qui, en une sorte d'agrandissement photographique, permet de mieux saisir la position et le vécu des animaux pris dans leur singularité, et dans la conjoncture historique dont ils sont en même temps le produit et l'agent de transformation<sup>69</sup>.

23 La proposition de Baratay, celle d'une histoire du point de vue des animaux, insiste sur une question tout aussi actuelle que problématique. Il énonce clairement la nécessité, pour les historiens, de se poser le problème de considérer les comportements des animaux (et, par conséquent, l'histoire qu'ils tissent) comme étant orientés à des finalités et intérêts qui, bien qu'ils soient manipulés ou canalisés par l'homme, leur restent propres. Toutefois, cette invitation à restituer la perspective des animaux dans l'histoire s'achoppe au problème des limites dans l'adoption du point de vue de l'Autre. Bien conscient des risques d'anthropomorphisme, Baratay propose d'adopter un « anthropomorphisme contrôlé, décentralisé, provincial<sup>70</sup> ». Cette difficulté n'est pas moins politique qu'épistémologique, ainsi que l'enseignent les luttes antiracistes et antisexistes qui mettent en garde contre le « parler pour autrui », et elle représente l'un des aspects intrinsèquement problématique auquel l'antispécisme est actuellement confronté<sup>71</sup>. Baratay nous met face à une tension concernant l'histoire des animaux mais aussi plus généralement les *histoires vues d'en bas*, ou “histories from below” : la tension entre l'urgence de comprendre l'agentivité et les motivations propres d'un Autre qui est structurellement exclu ou en marge des processus de prise de parole et l'impossibilité d'en interpréter toutes les exigences. Quiconque affronte le problème d'une histoire du point de vue des subalternes est appelé à se mesurer à ce paradoxe fécond.

24 Il nous semble néanmoins que cette histoire du point de vue des animaux, qui réserve une attention particulière à la manière dont les individus s'adaptent, sur la base de leurs préconditions éthologiques, à un environnement physique et social en rapide mutation, mette en arrière-plan la dimension politique de ces transformations. Face à la « vie des hommes infâmes », à savoir face à l'aporie inhérente à la tentative de faire une *histoire des sans histoires*, Michel Foucault a formulé des réponses qui pourraient aujourd'hui être reprises pour aboutir à une voie différente de celle proposée par l'histoire éthologique.

Toutes ces vies qui étaient destinées à passer au-dessous de tout discours et à disparaître sans avoir jamais été dites n'ont pu laisser de traces – brèves, incisives, énigmatiques souvent – qu'au point de leur contact instantané avec le pouvoir. [...] On me dira : vous voilà bien, avec toujours la même incapacité à franchir la ligne, à passer de l'autre côté, à écouter et à faire entendre le langage qui vient d'ailleurs ou d'en bas ; toujours le même choix, du côté du pouvoir, de ce qu'il dit ou fait dire. Pourquoi, ces vies, ne pas aller les écouter là où, d'elles-mêmes, elles parlent ? Mais d'abord, de ce qu'elles ont été dans leur violence ou leur malheur singulier, nous resterait-il quoi que ce soit, si elles n'avaient, à un moment donné, croisé le pouvoir et provoqué ses forces ? [...] Le point le plus intense des vies, celui où se concentre leur énergie, est bien là où elles se heurtent au pouvoir, se débattent avec lui, tentent d'utiliser ses forces ou d'échapper à ses pièges<sup>72</sup>.

- 25 C'est à une semblable histoire des rapports de pouvoir, qui n'ose pas se substituer à l'intimité des submergés, ni ne prétend répliquer le protagonisme des vainqueurs, qu'une histoire politique des animaux pourrait, à notre avis, s'associer. Au lieu de se hasarder à restituer l'inatteignable vécu animal (sans pour autant nier l'existence ou la charge des effets historiques et politiques qu'il recèle), elle se tourne vers le processus de co-constitution des animaux et des hommes dans les événements historiques : au lieu d'ambitionner à se placer du point de vue animal, elle décide plutôt de se situer au beau milieu de ce corps à corps, où animaux et hommes font ensemble l'histoire et en transforment les rapports de pouvoir.
- 26 Loin de perpétuer une domination transhistorique sur les animaux, sous la forme violente de la prédation ou celle paternaliste de la domestication, les logiques de gouvernement humain sont en fait discontinues et hétérogènes et impliquent les animaux de façon à chaque fois différente. *L'histoire politique des animaux*, proposée à l'Institut d'Histoire de la Révolution Française (IHRF-IHMC), est donc une histoire attentive à l'intrication entre les événements politiques et les modalités de l'exploitation animale<sup>73</sup>. Les études de Pierre Serna sur les transformations des logiques de pouvoir sur les animaux dans la phase révolutionnaire illustrent clairement ce problème. Elles montrent comment les idéaux républicains se répercutent sur cette « infracitoyenneté<sup>74</sup> » dont font partie les animaux, et comment à son tour l'attirail idéologique révolutionnaire et républicain s'est constitué sur la base d'une confrontation avec l'agentivité animale. Ce que fait encore Malik Mellah, toujours à l'IHRF-IHMC, avec son histoire de la médecine vétérinaire comme « science républicaine de l'animal vivant<sup>75</sup> ».
- 27 Cette histoire éminemment politique peut et doit être aujourd'hui étendue à d'autres époques historiques, en amenant l'attention sur les discontinuités qui marquent une histoire de longue durée telle que celle de l'homme et des animaux domestiques<sup>76</sup>. En comparaison avec le défi théorique d'Éric Baratay d'une histoire du point de vue des animaux, celle pratiquée à l'IHRF-IHMC, sous la direction de Pierre Serna, est plutôt une « histoire avec les animaux »<sup>77</sup>. Une histoire bien consciente du rôle des animaux dans ses transformations, où, plus que le point de vue des hommes ou des animaux, c'est leur rapport – rapport de pouvoir – qui devient central<sup>78</sup>. En repartant de la Révolution, qui pour Michel Vovelle représentait un exemple paradigmatique de l'entrelacement entre temps court et temps long<sup>79</sup>, l'histoire politique des animaux telle qu'on la conçoit à l'IHRF-IHMC reprend donc, et radicalise, la question de l'interaction entre processus de long, moyen et court termes, dans la mesure où, sur le corps animal, on retrouve les traces du temps lent de l'histoire naturelle ainsi que celles du coup de fouet des événements politiques.

## NOTES

1. Adolphe DUREAU DE LA MALLE, « De l'influence de la Domesticité sur les animaux depuis le commencement des temps historiques jusqu'à nos jours », *Annales des sciences naturelles*, Paris, Crochard, 1830, vol. XXI, p. 51.
2. Le terme de « domestication » était déjà apparu dans la langue française en tant que rare emprunt lexical, mais c'est seulement avec l'intervention de Dureau de La Malle qu'il a été conceptualisé (voir notamment Adolphe DUREAU DE LA MALLE, « Considérations générales sur la Domestication des Animaux », *Annales des sciences naturelles*, Paris, Crochard, 1832, vol. XXVII, p. 5-33), suscitant un large débat qui sera développé et systématisé surtout par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire : voir Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Acclimatation et domestication des animaux utiles*, Paris, La Maison Rustique, 1861. Voir aussi, à ce sujet, Jean-Pierre DIGARD, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard, coll. « Les temps des sciences », 2009 ; et Claude BLANCKAERT, « Les animaux "utiles" chez Isidore Geoffroy Saint-Hilaire : La mission sociale de la zootechnie », *Revue de synthèse*, 1992, n° 3-4, p. 347-383.
3. Le terme de domesticité circule déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle et il est au centre, par exemple, de la réflexion de Buffon. Voir Richard W. BURKHARDT JR., « Le comportement animal et l'idéologie de domestication chez Buffon et chez les éthologues modernes », dans Jean Gayon (dir.), *Buffon 88, Actes du Colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, Paris, Vrin, 1992, p. 569-582.
4. Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE, article « Domestication des animaux », dans Pierre Leroux et Jean Reynaud (dir.), *Encyclopédie nouvelle, ou dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel*, Paris, Gosselin, 1843, vol. IV (CONST-ÉPIC), p. 368.
5. Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Essais de zoologie générale, ou Mémoires et notices sur la zoologie générale, l'anthropologie, et l'histoire de la science*, Paris, Librairie Encyclopédique de Roret, 1841, p. 250.
6. Adolphe DUREAU DE LA MALLE, « De l'influence de la Domesticité... », art. cité, p. 50. Voir également Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE, « De la possibilité d'éclairer l'histoire naturelle de l'homme par l'étude des animaux domestiques », dans *Essais de zoologie générale...*, op. cit., p. 227-248.
7. Si bien que « nous saurions à peine concevoir l'existence d'une nation civilisée qui n'en posséderait aucune espèce [domestiquée] », Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE, article « Domestication des animaux », art. cité, p. 371.
8. François GUIZOT, *Cours d'histoire moderne : histoire générale de la civilisation en Europe, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, Bruxelles, Louis Hauman et Compagnie, 1835 (1828), p. 9. Soulignons toutefois que, alors que, dans la réflexion de Guizot sur la civilisation, la question de l'exploitation des ressources naturelles est pratiquement absente, elle joue au contraire un rôle de premier plan dans la conceptualisation comtienne : « La civilisation consiste, à proprement parler, dans le développement de l'esprit humain, d'une part, et, de l'autre, dans le développement de l'action de l'homme sur la nature, qui en est la conséquence » : Auguste COMTE, *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réformer la société*, Paris, Aubier-Montaigne, 1970 (1822), p. 105. Voir également ce que dit Bertrand BINOCHÉ, « Introduction », dans *Les équivoques de la civilisation*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, p. 28-29.
9. Voir par exemple Nicolas François DE NEUFCHÂTEAU, « Discours prononcé par le ministre de l'Intérieur à l'École vétérinaire d'Alfort, après la distribution des prix aux Élèves de l'École nationale, le 10 germinal an VII (30 mars 1799) », dans *Recueil des lettres circulaires, instructions, programmes, discours et autres actes publiques*, De l'imprimerie de la République, Paris, an VII,

vol. II, p. 312 (nous remercions Malik Mellah pour la signalisation de cet important texte) ; et Pierre-Jean-Georges CABANIS, *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine*, Paris, imprimerie de Crapelet, 1804, p. 400.

10. Claude BLANCKAERT, « Les animaux “utiles”... », art. cité, p. 373.

11. Florence BURGAT, *L'humanité carnivore*, Paris, Seuil, 2017.

12. Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE, article « Domestication des animaux », art. cité, p. 367, italiques de l'auteur.

13. Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 276.

14. Sur la domestication dans la révolution néolithique voir : Jared DIAMOND, *Guns, Germs and Steel. The Fates of Human Society*, New York, W.W. Norton, 1997 ; mais également Arkadiusz MARCINIAK, *Placing Animals in Neolithic: Social Zooarchaeology of Prehistoric Farming Communities*, New York, Routledge, 2005. Sur la domestication et les « communautés hybrides » vues par les ethnologues, voir Charles STÉPANOFF et Jean-Denis VIGNE (dir.), *Hybrid Communities, Biosocial Approaches to Domestication and Other Trans-species Relationships*, Londres, Routledge, 2018 ; et plus en général Philippe DESCOLA, *L'Écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Paris, éditions Quae, 2011 ; et Eduardo VIVEIROS DE CASTRO, *Métaphysiques cannibales*, Paris, PUF, coll. « MétaphysiqueS », 2010. Autour de ces questions, voir le récent James C. SCOTT, *Homo domesticus, Une histoire profonde des premiers États*, Paris, La Découverte, 2019.

15. De façon d'ailleurs problématique, comme les modèles organicistes et sociobiologiques le montrent. Voir Claude BLANCKAERT, *La nature de la société : Organicisme et sciences sociales au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.

16. Voir par exemple Wilhelm DILTHEY, *Introduction à l'étude des sciences humaines : essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire*, Paris, PUF, 1942 (1883) ; et Heinrich RICKERT, *Science de la culture et science de la nature suivi de Théorie de la définition*, Paris, Gallimard, 1997 (1899).

17. Une approche qui se décline dans les études sur les sociétés animales comme celle d'Espinas, Perrier ou Corra : Alfred ESPINAS, *Des sociétés animales. Étude de psychologie comparée*, Paris, Baillière, 1877 ; Edmond PERRIER, *Les Colonies animales et la formation des organismes*, Paris, Masson, 1881 ; Émile CORRA, *Le rôle social des animaux*, Paris, 1909. Dominique Guillo, entre autres, souligne la nouveauté de l'intérêt des sciences sociales pour les animaux : Dominique GUILLO, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale », *Revue française de sociologie*, n° 56, vol. 1, 2015, p. 135-163. L'ouverture de la sociologie du XIX<sup>e</sup> siècle à la biologie a été radicalement refusée par Émile Durkheim (Émile DURKHEIM, article « Société », dans André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1956, p<sup>e</sup> 1002). À ce propos, voir notamment Wolf FEUERHAHN, « Les “sociétés animales” : un défi à l'ordre savant », *Romantisme*, n° 154, vol. 4, 2011, p. 35-51 ; et Caterina ZANFI, « “Le social est au fond du vital” : notes sur un débat à l'arrière-plan des Deux sources d'Henri Bergson », dans Olivier Agard, Gerald Hartung, Heike Koenig (dir.), *Die Lebensphilosophie zwischen Frankreich und Deutschland. La philosophie de la vie entre la France et l'Allemagne*, Baden-Baden, Ergon Verlag, 2019, p. 145-163.

18. Franz BOAS, « The methods of ethnology » (1920), dans *Race, Language and Culture*, New York, The Macmillan Company, 1940, p. 281. Voir aussi Denys CUCHE, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2010.

19. Pour une vision d'ensemble sur les présupposés épistémologiques des différentes sciences humaines voir Florence HULAK et Charles GIRARD (dir.), *Philosophie des sciences humaines. T. 1 : Concepts et problèmes*, Paris, Vrin, coll. « Histoire de la philosophie », 2011 (dont notamment Pierre CHARBONNIER, « La nature », p. 127-154) ; et ID. *Philosophie des sciences humaines. T. 2 : Méthodes et concepts*, Paris, Vrin, coll. « Histoire de la philosophie », 2018.

20. Voir par exemple Ierome Bernard COHEN (dir.), *The Natural Sciences and the Social Sciences: Some Critical and Historical Perspectives*, Dordrecht, Kluwer, 1994.
21. Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966, p. 321. Voir également, à ce propos, l'Introduction de Michel Foucault à Emmanuel KANT, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2008.
22. « Ainsi apparaît derrière l'histoire des positivités, celle, plus radicale, de l'homme lui-même. Histoire qui concerne maintenant l'être même de l'homme, puisqu'il s'avère que non seulement il "a" autour de lui "de l'Histoire", mais qu'il est lui-même en son historicité propre ce par quoi se dessine une histoire de la vie humaine, une histoire de l'économie, une histoire des langages. Il y aurait donc à un niveau très enfoncé une historicité de l'homme qui serait à elle-même sa propre histoire mais aussi la dispersion radicale qui fonde toutes les autres. » : Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses...*, op. cit., p. 381. Pour une mise à l'épreuve de la critique foucauldienne de l'Histoire, et sa confrontation avec les différentes traditions historiographiques et notamment l'histoire des mentalités, voir Florence HULAK, « Michel Foucault, la philosophie et les sciences humaines : jusqu'où l'histoire peut-elle être foucauldienne ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 13, 2013, p. 103-120.
23. Wilhelm DILTHEY, *Œuvres 1, Critique de la raison historique. Introduction aux sciences de l'esprit et autres textes*, Paris, Cerf, 1992, p. 146 ; voir également Wilhelm DILTHEY, *Œuvres 3, L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, Éditions du Cerf, 1988 ; ainsi que Sylvie MESURE, *Dilthey et la fondation des sciences historiques*, Paris, PUF, 1990.
24. Lucien FEBVRE, *Projet d'enseignement pour le Collège de France*, Paris, Archives du Collège de France, 1928, cité par André BURGUIÈRE, « La notion de "mentalité" chez Marc Bloch et Lucien Febvre : deux conceptions, deux filiations », *Revue de synthèse*, n° 111-112, juill.-déc. 1983, p. 340.
25. Alphonse ESQUIROS, *Paris ou les Sciences, les Institutions et les Mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Imprimeurs unis, 1847, p. 208.
26. *Ibid.*, p. 246.
27. Michel VOVELLE, « L'histoire et la longue durée », dans Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, CEPL, coll. « Encyclopédie du savoir moderne », 1978, p. 322.
28. Marc BLOCH, « À Lucien Febvre en manière de dédicace, Fougères (Creuse), le 10 mai 1941 », dans *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, préfacé par J. Le Goff, Paris, Armand Colin, 2018.
29. C'est précisément sur la question de l'humanisme qu'un vif débat se déchainera entre certains des philosophes français marxistes les plus importants, comme Jean-Paul Sartre et Louis Althusser. Le rôle de cette philosophie humaniste de l'histoire concernant le désintéret du camp marxiste à l'égard des questions écologiques et animalistes a déjà été largement souligné. Le fait que, au moins jusqu'aux années soixante-dix et quatre-vingt, le marxisme ait opposé une forte résistance à la considération des problématiques écologiques et animales dans sa grille d'interprétation n'est pas un mystère. Pour une ample reconstruction des difficultés et opportunités des instances écologistes dans les cadres idéologiques socialistes, marxistes et libertaires, du XIX<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui, voir Serge AUDIER, *La société écologique et ses ennemis. Pour une histoire alternative de l'émancipation*, Paris, La Découverte, 2017. Aujourd'hui, le débat sur marxisme et écologie représente l'une des occasions les plus intéressantes pour réviser et actualiser l'héritage marxien : voir par exemple le numéro d'*Actuel Marx* dédié aux « Marxismes écologiques », *Actuel Marx*, vol. 61, n° 1, 2017. Le débat sur Anthropocène et Capitalocène en est peut-être l'exemple le plus célèbre : voir Jason W. MOORE (dir.), *Anthropocene or Capitalocene ? Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, Oakland, PM Press, 2016.
30. Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, op. cit., p. 109.

31. On trouve une exception, dans une certaine mesure, avec *La Terre et l'évolution humaine* de Lucien Febvre, qui prend en considération le problème des « animaux domestiques et leurs relations avec l'économie humaine » : Lucien FEBVRE, *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1949 (1922), p. 158. Voir par exemple le passage significatif : « Que la domestication d'un certain nombre d'animaux ait profondément transformé la vie des hommes, c'est un fait qui ne demande pas de longues explications pour être admis. Mais où, quand, comment surtout, pour quelles raisons et par quels procédés s'est opérée cette domestication – il y a peu de questions encore aussi obscures », p. 313.
32. Fernand BRAUDEL, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, vol. 13, n° 4, 1958, p. 734. Voir également Fernand BRAUDEL, « Histoire et sociologie », dans Georges Gurvitch (dir.), *Traité de sociologie*, Paris, PUF, 1958 ; et Fernand BRAUDEL (dir.), *La Storia e le altre scienze sociali*, Bari, Laterza, 1974.
33. Michel VOVELLE, *Idéologies et mentalités*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Histoire », 1982, p. 216.
34. *Ibid.*, p. 217.
35. Fernand BRAUDEL, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », art. cité, p. 726.
36. Louis Althusser utilise plus précisément l'expression d'« entrelacement de différents temps » : Louis ALTHUSSER, *Lire le Capital*, Paris, Maspero, 1965, vol. 2, p. 47.
37. Rappelons que l'*Apologie pour l'histoire* de Marc Bloch s'ouvrait avec une critique de la sociologie durkheimienne, qui avait relégué l'histoire « dans un pauvre petit coin des sciences de l'homme » : Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, op. cit., p. 1. Le débat avec les sciences humaines sera à nouveau tendu à l'époque du structuralisme, dont « l'immobilisme » (notamment celui de la psychanalyse et de l'ethnographie) ne peut qu'entrer en collision avec la temporalité, pourtant lente, de l'histoire des mentalités, ce que souligne par exemple Michel VOVELLE, *Idéologies et mentalités*, op. cit., p. 97.
38. Pierre SERNA, « Lefebvre au travail, le travail de Georges Lefebvre : un océan d'érudition sans continent Liberté ? », *La Révolution française*, n° 2, 2010, p. 12.
39. Il faudrait tout d'abord rappeler le précoce intérêt ethnographique d'André-Georges HAUDRICOURT, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, vol. 2, n° 1, 1962, p. 40-50. Pendant les années 80 on voit la floraison des premières études avec une orientation historique, notamment celle du sociologue Valentin PELOSSE, « Imaginaire sociale et protection de l'animal. Des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850 », première partie, *L'homme*, vol. 21, n° 4, oct.-déc. 1981, p. 5-33 ; et deuxième partie, *L'Homme*, vol. 22, n° 1, janv.-mars 1982, p. 33-51 ; et surtout celle de Maurice AGULHON, « Le sang des bêtes : le problème de la protection des animaux en France au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, n° 31, 1981, p. 81-109. L'une des premières riches bibliographies sur la relation aux animaux dans les sciences humaines remonte à 1998 : Denis CHEVALLIER et Patrice NOTTENGHEM, « Les relations homme-animal : Bibliographie », *Terrain*, n° 10, avril 1988, p. 124-131. Pour un aperçu critique des contributions sociologiques à la question animale, voir Jérôme MICHALON, Antoine DORÉ et Chloé MONDÉMÉ, « Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS*, Toulouse, Association internationale des sociologues de langue française, 2016.
40. Michel VOVELLE, « L'histoire et la longue durée », dans Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (dir.), *La Nouvelle Histoire*, op. cit., p. 322.
41. *Ibid.*, p. 323. Un autre pionnier de l'histoire des mentalités, Philippe Ariès, avait d'ailleurs déjà souligné, en 1975, comment l'« inconscient collectif » se trouve « à la limite du biologique et du culturel » : « Selon moi, les grandes dérives qui entraînent les mentalités, attitudes devant la vie et la mort, dépendent de moteurs plus secrets, plus enfouis, à la limite du biologique et du culturel, c'est-à-dire de l'inconscient collectif » : Philippe ARIÈS, *Essai sur l'histoire de la mort en Occident*, Paris, Seuil, 1975, p. 222.



42. Michel VOVELLE, « L'histoire et la longue durée », dans Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (dir.), *La Nouvelle Histoire*, , op. cit., p. 322.
43. Voir notamment les différents ouvrages qu'Emmanuel LE ROY LADURIE consacrera au climat à partir de *l'Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, Flammarion, 1967. Pour un aperçu très vaste et complet à une échelle mondiale des perspectives dans l'histoire environnementale, voir Fabien LOCHER et Grégory QUENET, « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n° 56, vol. 4, 2009, p. 7-38 ; mais également Grégory QUENET, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale*, Seyssel, Champvallon, 2014 ; et François JARRIGE, « L'historien et la question écologique », *Histoire@Politique*, vol. 31, n° 1, 2017, p. 75-83.
44. Michel VOVELLE, *Idéologies et mentalités*, op. cit., p. 216.
45. *Ibid.*, p. 331.
46. Voir Élisabeth DE FONTENAY, *Le silence des bêtes : La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 1998.
47. « Au fond des choses, s'inscrit une nouvelle étape de l'interrogation des historiens sur les silences rebelles, ou obstinés, dont les approches de l'histoire sérielle ont représenté un moment. » : Michel VOVELLE, *Idéologies et mentalités*, op. cit., p. 343.
48. Pierre SERNA, *Comme des bêtes. Histoire politique de l'animal en Révolution (1750-1840)*, Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2017, p. 7.
49. À ce propos, voir par exemple le séminaire pluriannuel (2010-2013) « Affreux, sales et méchants : les chiens de la République » de l'Institut d'Histoire de la Révolution Française de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, dont les responsables scientifiques étaient Pierre Serna et Jean-Luc Chappey : <http://www.ihmc.ens.fr/seminaire-ihrf-2010-2013-affreux-sales-mechants>
50. Michel VOVELLE, *Idéologies et mentalités*, op. cit., p. 98.
51. Maurice AGULHON, « Le sang des bêtes : le problème de la protection des animaux en France au XIX<sup>e</sup> siècle », op. cit., p. 81-109.
52. *Ibid.*, p. 81.
53. « Le premier pari [d'une histoire des animaux] consiste à ne pas se positionner dans le travers anthropomorphique qui guette tout chercheur occidental travaillant sur l'animal, lui faisant prendre ce dernier pour un substitut de l'homme : [...] [et selon lequel] l'animal est une image déformée de l'homme, de ses qualités et le plus souvent de ses travers. C'est une icône qui dit de façon drôle, méchante ou mystérieuse une part d'humanité. Ceci n'est pas l'objet de ce livre qui n'est pas une contribution à l'histoire culturelle. [...] Ce livre propose une histoire politique des rapports entre les hommes et les animaux. Est tentée une étude sur la façon dont les seconds, bien que manipulés, instrumentalisés ou utilisés, ont pleinement participé à la Révolution et à la construction d'un nouveau système de classement des êtres vivants. [...] Hommes et bêtes se voient assigné une place précise dans la nouvelle société, et les seconds ne sont pas moins acteurs de l'invention de la cité régénérée. » : Pierre SERNA, *Comme des bêtes...*, op. cit., p. 12-13.
54. Michel VOVELLE, *De la cave au grenier : un itinéraire en Provence au XVIII<sup>e</sup> siècle. De l'histoire sociale à l'histoire des mentalités*, Québec, Serge Fleury éditeur, coll. « La mesure du temps », 1980.
55. « Au-dessous des espaces où les coolies de la terre crèvent par millions, il faudrait encore représenter l'indescriptible, l'inimaginable souffrance des animaux, l'enfer animal dans la société humaine, la sueur, le sang, le désespoir des animaux. [...] Cette maison, dont la cave est un abattoir et le toit une cathédrale, offre en fait, depuis les fenêtres des étages supérieurs, une belle vue sur le ciel étoilé. » : Max HORKHEIMER, *Crépuscule, Notes en Allemagne (1936-1931)*, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », 1994, p. 81-83.

56. Voir Florence HULAK, « En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ? », *Philonsorbonne* [En ligne], n° 2, 2008, URL : <https://journals.openedition.org/philonsorbonne/173>
57. Michel VOVELLE et Christian-Marc BOSSÉNO, « Des mentalités aux représentations », *Sociétés & Représentations*, vol. 12, n° 2, 2001, p. 28.
58. Éric BARATAY, *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Paris, Seuil, 2017, p. 270.
59. Keith THOMAS, *Man and the Natural World: Changing Attitudes in England, 1500-1800*, London, Allen Lane, 1983 ; Harriet RITVO, *The Animal Estate: The English and Other Creatures in the Victorian Age*, Cambridge, Harvard University Press, 1987.
60. Robert DELORT, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1984, p. 10.
61. Qui a notamment une approche ethno-historique : voir Jean-Pierre DIGARD, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard, coll. « Les temps des sciences », 2009 ; ID., *Les Français et leurs animaux*, Paris, Fayard, 1999.
62. Daniel ROCHE, *Les Écuries royales (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Association pour l'Académie d'art équestre de Versailles, 1998 ; ID., *Voitures, chevaux, attelages du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Association pour l'Académie d'art équestre, 2001 ; et ID., *La Culture équestre de l'Occident, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle. L'Ombre du cheval*, Paris, Fayard, (vol. I, *Le Cheval moteur. Essai sur l'utilité équestre*, 2008 ; vol. II, *La Gloire et la puissance. Essai sur la distinction équestre*, 2011 ; vol. III, *Connaissance et passion*, 2015).
63. Pour un aperçu général sur l'état actuel des études d'histoire sur l'histoire des animaux, voir le numéro de la *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* dédié à « La part animale du XIX<sup>e</sup> siècle », et notamment l'introduction : Quentin DELUERMOZ et François JARRIGE, « Introduction. Écrire l'histoire avec les animaux », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 54, 2017.
64. Éric BARATAY et Élisabeth HARDOUIN-FUGIER, *La Corrida*, Paris, PUF, 1995 ; Éric BARATAY, *L'Église et l'Animal (France, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éditions du Cerf, 1996 ; Éric BARATAY et Élisabeth HARDOUIN-FUGIER, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, La Découverte, 1998 ; Éric BARATAY, *Bêtes de somme : des animaux au service des hommes*, Paris, Le Seuil, 2011.
65. Éric BARATAY, *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012 ; ID., « Pourquoi prendre le point de vue animal ? », *Religiologiques*, n° 32, printemps/automne 2015, p. 145-165. Voir également Susan NANCE, *Entertaining Elephants: Animal Agency and the Business of the American Circus*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2013 ; et le récent Violette POUILLARD, *Histoire des zoos par les animaux. Impérialisme, contrôle, conservation*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2019.
66. Éric BARATAY, « Pour une histoire éthologique et une éthologie historique », *Études rurales*, vol. 189, n° 1, 2012, p. 91-106. Baratay parle également d'« une histoire des comportements » : ID., *Biographies animales. Des vies retrouvées*, op. cit., p. 270.
67. Dont elles proposaient d'appliquer les méthodologies à l'étude de la société des primates. Voir Dominique LESTEL, « Ethology and ethnology: the coming synthesis. A general introduction », *Social Science Information*, SAGE Publications, vol. 45, n° 2, 2006, p. 147-153 ; et Kevin N. LALAND et Bennet G. GALEF Jr. (dir.), *The Question of Animal Culture*, Cambridge, Harvard University Press, 2009.
68. Voir Jane GOODALL, *Through a Window : My Thirty Years with the Chimpanzees of Gombe*, Harcourt, Houghton Mifflin, 2010. Voir également Dominique LESTEL, *Les Origines animales de la culture*, Paris, éditions Flammarion, 2001.
69. Éric BARATAY, *Biographies animales...*, op. cit.
70. *Ibid.*, p. 25. Baratay affirme explicitement que « la quête des points de vue est une exigence indispensable et un but inatteignable. Indispensable pour passer du côté des animaux. Inatteignable parce que nous ne sommes que des hommes ». Il s'agit donc d'« une démarche asymptotique » : *Ibid.*, p. 24.

71. Voir Linda ALCOFF, « The Problem of Speaking for Others », *Cultural Critique*, n° 20, 1991, p. 5-32 ; Margo DEMELLO (dir.), *Speaking for Animals. Animal Autobiographical Writing*, New York, Routledge, 2013.
72. Michel FOUCAULT, « La vie des hommes infâmes », dans *Dits et écrits III 1976-1979*, Paris, Gallimard, 1994, p. 241-242.
73. Voir par exemple le numéro dédié à « L'animal en révolution » des *Annales Historiques de la Révolution Française*, vol. 377, juillet-septembre 2014 ; de ce chantier de recherche est également représentatif le séminaire pluriannuel actuellement en cours à la Fondation Maison des Sciences de l'Homme, dirigé par Véronique Le Ru, Pierre Serna et Malik Mellah. Voir <http://www.fmsh.fr/fr/college-etudesmondiales/30134>
74. Pierre SERNA, *Comme des bêtes...*, op. cit., p. 218.
75. Malik MELLAH, *L'École d'économie rurale vétérinaire d'Alfort (1766-1813). Une histoire politique et républicaine avec l'animal domestique*, thèse de doctorat sous la direction de Pierre Serna, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, soutenue le 20 janvier 2018. Voir également Malik MELLAH et Pierre SERNA, « Réinventer l'harmonie politique de tous les êtres vivants : un projet révolutionnaire et zootechnique (1792-1820) », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 54, 2017, p. 41.
76. Pour un exemple outre-Atlantique d'une histoire attentive aux moments de rupture et discontinuité dans le rapport homme-animal, voir Peter SAHLINS, *1668: The Year of the Animal in France*, New York, Zone Books, 2017.
77. Expression que Deluermoz et Jarrige ont utilisée pour restituer, plus en général, la pluralité du débat actuel sur l'histoire animale : voir Quentin DELUERMOZ et François JARRIGE, « Introduction. Écrire l'histoire avec les animaux », op. cit.
78. Pour une perspective de ce genre, qui place en son centre le concept de résistance animale, voir Jason C. HRIBAL, « Animals Are Part of the Working Class: A Challenge to Labor History », *Labor History*, vol. 44, n° 4, 2003, p. 435-453 ; et ID., *Fear of the Animal Planet: the Hidden History of Animal Resistance*, Petrolia/Oaklandm AK Press/CounterPunch, 2010.
79. Michel VOVELLE, *La Mentalité révolutionnaire: société et mentalités sous la Révolution française*, Paris, Éditions sociales, 1986.

---

## RÉSUMÉS

Ces dernières décennies, les sciences sociales manifestent un intérêt croissant pour la question animale et les études historiques n'y font pas exception. Dans cet article, nous montrerons que l'intérêt pour le rôle des animaux dans les événements historiques n'est pas récent. En effet, il avait déjà été au cœur du débat sur la domestication qui regroupait, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, naturalistes, historiens, philosophes et anthropologues autour du questionnement sur le rapport entre histoire *naturelle* et histoire *civile*. C'est seulement vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'occasion du processus d'autonomisation épistémologique des sciences humaines, que l'écart qui les sépare des sciences naturelles s'est creusé et a amené à l'exclusion conséquente des animaux du champ d'étude des disciplines historiques et sociales. Nous examinerons donc comment le long courant historiographique français, de l'*École des Annales* à l'histoire des mentalités, s'insère dans ces coordonnées épistémiques. Si l'on peut y voir, d'un côté, l'exemple flagrant de cette absence animale, il n'en demeure pas moins qu'il est possible d'y déceler certaines des conditions de pensabilité du « tournant animal » auquel nous assistons dans le débat historiographique plus

récent. C'est justement en recueillant et radicalisant l'héritage de Michel Vovelle, l'un des derniers maîtres de cette féconde saison intellectuelle, que Pierre Serna a pu inaugurer un chantier de recherche sur l'« histoire politique des animaux » à l'IHRF. Ce chantier s'inscrit de façon particulière dans un riche débat sur l'histoire des animaux, dont nous examinerons certaines des principales options.

During the last decades, social sciences have shown a growing interest in the animal issue, and historical studies are not excluded from this process. In this article, we will show that the concern for the role of animals in historical events is not recent. Indeed, it had already been at the heart of the debate on domestication which, in the first half of the 19<sup>th</sup> century, brought together naturalists, historians, philosophers and anthropologists around the topic of the relationship between *natural* and *civil* history. It was only towards the end of the 19<sup>th</sup> century, during the process of epistemological autonomisation of human sciences, that the gap separating the latter from the natural sciences widened, leading to the exclusion of animals from the field of study of historical and social disciplines. We will therefore examine how the long French historiographical season, from the *École des Annales* to the history of mentalities, fits into these epistemic coordinates. While, on the one hand, we can see in it the blatant example of this animal absence, it is nonetheless possible to detect some of the conditions that made it possible to think about the “animal turn” that we are witnessing in the more recent historiographical debate. It is precisely by collecting and radicalising the legacy of Michel Vovelle, one of the last masters of this fruitful intellectual season, that Pierre Serna was able to inaugurate a research project on the “political history of animals” at the IHRF. This research proposal is part of a rich debate on the history of animals, some of the main options of which we will examine.

## INDEX

**Keywords** : Animal History, Epistemology of History, Human Sciences, History of Mentalities, Michel Vovelle, Éric Baratay, Pierre Serna

**Mots-clés** : histoire des animaux, épistémologie de l'histoire, sciences humaines, histoire des mentalités, Michel Vovelle, Éric Baratay, Pierre Serna

## AUTEUR

**BENEDETTA PIAZZESI**

Scuola Normale Superiore di Pisa  
Dipartimento di filosofia